

Lieux de fortune

Antoine P. Boisclair

Volume 44, numéro 4 (258), novembre 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33023ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boisclair, A. P. (2002). Compte rendu de [Lieux de fortune]. *Liberté*, 44(4), 189–195.

Lieux de fortune

Antoine P. Boisclair

Guy Goffette, *Un été autour du cou*, Paris, Gallimard, 2001, 202 p. ; *Un manteau de fortune*, Paris, Gallimard, 2001, 137 p. ; *Éloge pour une cuisine de province*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 2000, 284 p.

Si l'« ici-bas, comme disait Mallarmé, a une odeur de cuisine », la maison entière sent le basilic, la confiture et le lait qui chauffe chez Guy Goffette ; le monde sensible, c'est-à-dire la réalité quotidienne, la vie dans ce qu'elle offre de plus « banal », peut très bien se passer de l'éternel Azur. Depuis une vingtaine d'années, l'auteur d'*Éloge pour une cuisine de province* poursuit en effet un parcours poétique résolument tourné vers les lieux et objets dits « ordinaires » : un couloir de métro, une photographie retrouvée ou un timbre-poste, par exemple, acquièrent sous sa plume une force poétique étonnante. Celui que l'on désigne, à juste titre, comme l'héritier d'écrivains comme Jean Follain et Jacques Réda a publié, au cours des deux dernières

années, deux livres explorant les possibilités d'une réalité souvent « rugueuse à étreindre » : un roman (*Un été autour du cou*), puis un autre recueil de poèmes (*Un manteau de fortune*).

Le récit d'*Un été autour du cou* se déroule dans un lieu sans doute assez familier aux lecteurs de Goffette : « un village comme il en existe encore des milliers [...] avec bois, collines, rivières alentours et des champs verts et des jaunes, blé, colza, terres en friche ». Un paysage de province ordinaire, pour ainsi dire, sert de cadre à un roman dont l'histoire n'a rien de très original également. Car le tout pourrait être résumé en quelques mots : le petit Simon, douze ans, tombe sous les charmes d'une odalisque âgée de trente ans qui l'abandonne sans égard (« comme un jouet qu'on jette ») après lui avoir fait découvrir les plaisirs de la chair. Rien de nouveau, autrement dit, mais l'écriture de Goffette – et c'est ce qui m'apparaît sauver le roman – fait preuve d'une grande sensibilité poétique, et ce, en des lieux et moments souvent inattendus. Délaissant la cuisine, par exemple, Simon retrouve le paradis dans une salle de bain :

Des flots de lumière douce, passée au crible du rideau de mousseline qui flotte sur la fenêtre ouverte, une chaise de velours, une petite table vernie, une pile de revues en couleurs sur un tabouret à côté, une paire de ciseaux pointus, une chemise cartonnée pour les découpages, un grand cahier à anneaux pour la mise en page, un pot de colle blanche, onctueuse et qui sent fort, une petite spatule comme un bâtonnet d'esquimau, si le paradis ressemble à quelque chose, c'est bien à cela.

L'œuvre de Guy Goffette, comme celle de quelques-uns de ses aînés – je pense à Jacques Réda, Paul de Roux et Claude Esteban –, se caractérise entre autres traits, par cette attention particulière portée aux lieux « ordinaires », et ce premier roman ne fait pas exception. À l'image de sa poésie, également, *Un été autour du cou* rend compte de ce que j'appellerais, faute de mieux, un « paradis perdu ». Ainsi, lorsqu'il subit sa première blessure (Monette vient de l'abandonner sans préavis), Simon anticipe les paroles de sa mère qui, n'eût été du caractère scandaleux de sa relation avec la Monette, auraient été consolatrices : « Mon pauvre chéri, mais qu'est-ce que tu croyais ? Tout ce petit paradis, beauté, grâce, volupté, que c'était pour toi, comme le soleil entre les doigts ? Vraiment ? Quel naïf tu fais ». Ayant prétexté une promenade pour rejoindre Monette, c'est en errant que Simon fait ces réflexions puisqu'il ne peut rentrer immédiatement chez lui ; c'est – littéralement – « sans lieu » qu'il prend conscience de la précarité.

ooo

L'histoire d'*Un été autour du cou* se termine assez mal (« et c'est pourquoi je vais mourir seul, rejeté, cassé », dit le personnage à la toute fin), mais les poèmes de Guy Goffette, eux aussi marqués par la nostalgie du centre, apparaissent généralement plus optimistes dans la mesure où la recherche des « lieux de fortune » y est encore plus développée.

« Si l'univers n'a aucun centre, n'importe quel endroit peut tenir provisoirement [le] rôle de milieu absolu ». Il m'est venu à l'esprit cette formule de Jacques Réda en

lisant *Éloge pour une cuisine de province* et *Un manteau de fortune*, non seulement parce que certains poèmes sont adressés à l'auteur des *Ruines de Paris*, mais aussi parce que plusieurs d'entre eux relèvent souvent d'une quête à la fois lucide et désespérée de petits réconforts, de brefs instants de plénitude. Accorder aux objets ou aux lieux les plus « circonstanciels » et « éphémères » une valeur poétique – ce en quoi Réda excelle – c'est se vouer à l'errance dans la mesure où toute révélation, tout sentiment de plénitude ne peut être que provisoire. Ce poème d'*Éloge pour une cuisine de province* résume quelques idées essentielles pour aborder l'œuvre de Goffette :

Si j'ai cherché – ai-je rien fait d'autre ? –
Ce fut comme on descend une rue en pente
Ou parce que tout à coup les oiseaux
Ne chantaient plus. Ce trou dans l'air,

Entre les arbres, mon souffle ni mes yeux
Ne l'ont comblé – et je criais souvent
Au milieu des herbes, mais je n'attendais
Rien, me disais : voilà,

Je suis au monde, le ciel est bleu, nuages
Les nuages et qu'importe le cri sourd des pommes
Sur la terre dure : la beauté, c'est que tout
Va disparaître et que, le sachant,

Tout n'en continue pas moins de flâner.

C'est sans doute dans cette perspective qu'il est possible d'associer Goffette à une mouvance particulière de la poésie française contemporaine, laquelle s'attarde entre autres aux « fugitives beautés » de ce monde – « la beauté, c'est que tout / va disparaître », dit-il – et n'hésite pas à revenir au « je » lyrique. À l'opposé de la déconstruction

excessive et de la « poésie sonore » axée strictement sur le signifiant, le sujet « néo-lyrique », pour reprendre l'expression de certains critiques, est à la recherche de son propre centre ; il va de désastres en merveilles, s'interroge et réajuste constamment sa voix. Dès le premier poème d'*Un manteau de fortune*, la représentation du paradis perdu s'élabore à partir d'un objet banal (un timbre), la voix se fait trébuchante (remarquons les enjambements, le style proche de l'oral vers la fin) et le lyrisme ne fait aucun doute :

Enfant, je savais comme partir est doux
pour n'avoir jamais quitté la barque
des collines, fendu d'autres horizons
que la pluie quand elle ferme le matin,

et qu'il me fallait à tout prix trouver
la bonne lumière pour poser les mers
à leur place sur la carte et ne pas
déborder. J'avais dix ans et

plus de voyages dans mes poches
que les grands navigateurs, et si
je consentais à échanger la Sierra

Leone contre le Yakoutie, c'est que
vraiment la dentelle de neige
autour du timbre était la plus forte.

ooo

Ce « manteau de fortune » dont parle Goffette – la chose nous apparaît clairement dans une suite de poèmes intitulée *Blues à Charlestown* – n'est pas sans rappeler le palette de Rimbaud. La mémoire du « Petit-Poucet rêveur », plus précisément, habite tout le recueil, comme les thèmes de

l'errance, la révolte et l'érotisme latents de certains poèmes le laissent entrevoir. À l'image de Rimbaud, faudrait-il ajouter, Guy Goffette a beaucoup voyagé : on l'aperçoit parfois, d'après la notice qui accompagne *Éloge pour une cuisine de province*, au Québec, en Roumanie, à Saint-Omer, Limoges... et Charleville. « Aux dernières nouvelles il vivrait à Paris comme passeur de livres en partance », précise-t-on. « Passeur », en effet, car le poète aime partager et transmettre sa passion : *Un manteau de fortune* rend non seulement hommage à Rimbaud mais aussi, pour n'en nommer que quelques-uns, à Verlaine, Larbaud et Max Jacob.

Il est parfois réconfortant d'apprendre l'existence d'écrivains qui, plutôt que de chercher la nouveauté à tout prix, revendiquent un certain héritage littéraire. À l'encontre des Tarkos, Prigent et autres membres de l'« avant-garde » parisienne actuelle, Guy Goffette s'est engagé dans une quête à la fois lucide et désespérée de sens, la même qui incite, depuis toujours, les poètes à reprendre le chemin de l'écriture. Sans pour autant négliger la question du langage, également, cette œuvre évite le piège de la poésie « textualiste » refermée sur elle-même ; elle parie à nouveau sur la parole, sur cette « vie promise », pour reprendre le titre d'une autre série de poèmes, qui ne se réalise jamais pleinement mais dont l'éternelle imminence, finalement, devient une forme de salut. Mais cet espoir, cette promesse, nous dit Goffette, n'apparaît qu'en retour d'un profond désenchantement : le reste, peut-être, n'est qu'une longue errance à laquelle on finit par s'accommoder :

Le corps de l'homme en proie
à l'errance s'habitue vite
au visage nombreux de la mort :
fatigue, dégoût, ruine de tous

projets, ces promesses pas à pas
qui reculent, s'enfoncent dans l'hier
et la nuit. Sur quoi vient la rouille
du moindre geste. On dirait

qu'elle se pose comme une feuille
quand le sang ne veut plus courir,
à bout de tant de regrets, remords,
soupirs, ce qu'on porte malgré soi :

l'encombrant bouclier des vaincus.